

ATELIER ÉCRITURE

UTOPIE

Médiathèque CAPI Agnès Varda à L'Isle d'Abeau
Conçu et animé par Michel DRIOL

©Philippe Pluvinage



UTOPIE ...

Tout un pan de la littérature oscille entre le rêve d'un monde parfait et idéal et la mise en garde contre un futur cauchemardesque. Entre la croyance d'un paradis possible sur terre et l'angoisse d'un monde infernal, les textes décrivent des organisations sociales propres à nous faire réfléchir sur notre propre monde. L'atelier a exploré ces univers-là, par la lecture des grands textes – de Thomas MORE à ORWELL, mais surtout a proposé aux participants de mettre en mots, par le biais de la fiction, d'une histoire et d'une géographie imaginaire, leurs espoirs et leurs craintes.



Séance 1

Où, après s'être confronté aux pères fondateurs de l'Utopie More et Rabelais, et à leurs précurseurs, on décida de qui entrerait et de qui resterait à la porte du paradis, mais on fit aussi la satire de quelques traits imparfaits et cocasses de notre société.





Passez votre chemin
Vous qui vous croyez tout
Imbus de vos petites personnes et de vos certitudes
Spécialistes autoproclamés
Faiseurs d'opinion à deux sous
Beaux parleurs aux discours pleins de lieux communs
Vous les héritiers des idées dépassées
Vous avez le verbe haut et la critique facile
Mais vous avez fait votre temps



Bienvenue à vous
Les colibris qui avec modestie faites votre part
Vous qui doutez
Vous qui vous questionnez et cherchez dans les livres les réponses
Vous qui vous taisez pour ne pas gêner

Nous allons imaginer ensemble
Une cité plus humaine, plus fraternelle

Speranza

SUR L'ÎLE APIS

Sont exclus les pessimistes et rabat-joie de toutes sortes, les trouble-fête et les ivrognes, les beaux parleurs qui parlent pour ne rien dire : que vos longs discours stériles restent à la porte ! Les magistrats, les banquiers et autres gais lurons de la finance : halte-là ! Interdiction formelle aux chasseurs et autres mangeurs d'animaux, ici toute vie est respectée.

Pas de place pour tout le monde d'où une sélection drastique, aussi tous les pays du monde pratiquant pillage des mers, coupe réglée des forêts, surexploitation des sols, destruction de la biodiversité et acteurs du réchauffement : vade retro !

Ne sont pas les bienvenus ceux qui prônent l'I.A., ceux qui jouent avec l'ADN et qui s'amuse avec le génome ainsi que tous les amateurs de transhumanisme.

Sur cette île la vie est célébrée, tous les êtres vivants sont respectés dans leur entièreté, libres et sereins. Pas d'autre connexion que celle reliée à la Terre. Tout un chacun cultive son potager, il y a des fruits à foison, une végétation luxuriante et abondante.

Pour garder un équilibre respectant la biodiversité dont nous faisons partie sur cette île, la population à ne pas dépasser est de 700 000 âmes, c'est un calcul des plus simples et imparable !

Heureux et bienvenus tous les bienfaiteurs, les bienfaisants, qui cultivent la sobriété heureuse et autres joyusetés.

Harmonie, confiance et respect du vivant sont les maîtres-mots sur cette île où tout est émerveillement.

➤ *Ingrid*



L'ÎLE D'UTOPIA

Dans mon île Utopia chacun arriverait vide de préjugés.

Dans mon île Utopia chacun arriverait avec pour tout bagage sa sensibilité et sa curiosité.

Non on ne serait pas tous uniformisés car bien qu'utopistes plutôt réalistes.

Les hommes pourraient pleurer, les femmes pourraient gouverner et les enfants s'amuser à des jeux en toute mixité.

Dans mon île Utopia des richesses il y en aurait mais de quelles richesses on parlerait ?

De ce que lui a et de ce que moi je n'ai pas ou de celles que l'on partagerait ?

Dans mon île Utopia bien sûr certains seraient hommes ou femmes de pouvoir mais de quel pouvoir on parlerait ?

Celui qui consiste à faire plier notre prochain ou celui grâce auquel on pourrait avancer ensemble ?

Dans mon île Utopia les humains que nous sommes auraient besoin de croire en « Lui », mais ce « Lui » quel qu'il soit ne pourrait-il pas nous unir plutôt que nous désunir ?

Dans mon île Utopia la capitale serait « Sincerità », rêve ou réalité ou destin à envisager ?

➤ **F.A.**

En Utopie, le système binaire est aboli : masculin, féminin, aucune case à cocher ! Aucun enfant n'est assigné à un genre à la naissance : s'il est bisexué, parfait, il aura tout le loisir de choisir par la suite... s'il en éprouve le besoin.

A l'école, les cours de récréation sont réellement mixtes : pas de terrain de foot dessiné au milieu, pas de bancs tout autour. Au centre, un espace circulaire entouré de gradins où l'on peut se raconter des histoires, les jouer, et un grand coffre où s'amoncellent des nippes, des froufrous et des bonnets pointus. Toutes peuvent apprendre cuisine, mécanique, couture et bricolage, bien utiles à chacune dans la vie quotidienne à venir.

Car oui, entre féminin et masculin, la palette comporte mille et une nuances, comme un arc-en-ciel. Partant, aucune couleur réservée, aucune tâche, aucun emploi, aucune fonction : on aït les spécialisations.

Ni hiérarchie, donc, ni domination.

➤ **C.D.S.**

À LA PORTE

Et qu'entrent ici les doux rêveurs, leurs songes dispersés, leurs pieds écorchés, leurs espoirs déçus et leurs idées étranges et bouleversées, prêtes à essaimer des bouffées enchantées aux quatre coins de nos contrées.

Sont bienvenus aussi les artistes maudits ou méconnus, comme ceux appelés à la postérité. Venez ici chanteurs, danseurs, acteurs et autres enchanteurs, poètes ou musiciens, peintres et cinéastes. Et toi, l'improbable acrobate, le funambule enfui, aux mots bien arrimés. Oui, toi le romancier, tel ce pauvre abruti, croyant encore vraiment que de ses soucis une merveille apocalyptique pourrait bien advenir. Vendez-nous des couleurs, transformez nos malheurs et modifiez nos peurs.

N'oublions pas non plus de laisser ouverte la porte de nos cœurs à tous les amoureux. A celui déçu, amoureux éperdu, qui ne sait plus, souvent, de larmes en désespoir, où le mènent ses pas. Mais bienvenus aussi aux amoureux transis, aux couples imaginaires, aux coupables adultères, aux amours solitaires, aux rires chatoyants des amants élégants. Aux hommes, aux femmes, prêts à ouvrir leurs cœurs et à ceux, pour sûr, n'ayant plus ce bonheur. Et que dans vos pas, non loin de nos lois, suivent avec entraînement les rires des enfants, leurs jeux incessants, leurs yeux étincelants, leurs cris cristallins et leurs câlins enfantins.

Que viennent aussi tous les déçus, les écorchés, les mal-foutus, mal fagotés et malvenus. Ceux que la vie a perdus. Que se sentent aussi accueillis les exclus de nos villes, les paumés des villages, les routards et les soiffards, les gens d'ailleurs et ceux d'ici.

Que tous soient accueillis en notre sein. Venez ici, bien avec nous, mes pauvres frères humains et que, main dans main, loin de nos repères et nos tacites exclusions, de nos frêles utopies et de nos lumineuses lamentations, s'élève enfin la force qui nous unit.

S.G.





AÏPOTU

Ci n'entrez pas

Bimbos siliconées qui étrennent votre corps hâlé et traînez dans les allées avides de regards retournés.

Miss France élues pour une année sur des critères non permanents pour plaire aux manants.

Hôtesse de l'air sur talon aiguille juchées qui servent des jus même pas pressés.

Présentatrices sans alliances n'ayant pas de présence mais qui par elle, font monter l'audience.

Profs de fitness bodybuildés aux muscles stéroïdés catastrophés devant un corps atrophié.

Ci n'entrez pas

Adeptes de la chirurgie esthétique qui laisse l'éthique de côté.

Youtubeurs et followers accros des produits minceur passant des heures assis devant l'ordinateur espérant un miracle du Webpower.

Aïpotu jamais ne vous accueillera.



LOCOLOCUSLOCA, OU L'ART DU REGARD

Ici et maintenant, on les appelle « les amputés ». Nos enfants nous questionnent parfois encore. Ils n'en ont pas connu, c'est normal qu'ils s'interrogent. Et c'est notre devoir de leur expliquer. Parce qu'on ne les a pas laissés entrer à LoCoLoCusLoCa.

A cette époque-là, entre autres résultats de tous les désastres accumulés, il y avait deux types d'amputés : les amputés du regard et les amputés du bras majeur. Elles se tenaient, s'intriquaient, ces amputations. A trop rester penché sur l'écran de leur smartphone –jusqu'à cinq par jour en dehors de leur temps de travail, vous imaginez ? –, leur regard s'était perdu dans l'irréel des nuages virtuels, les « clouds ». Dans cet égarement, ils n'ont rien vu venir. Rien pu faire non plus. Leur bras majeur était devenu inopérant, atrophié par l'usage et l'usure de deux uniques mouvements : faire défiler ce qui apparaissait sous leurs yeux et tapoter frénétiquement sur les touches alphabétiques digitales.

Ici et maintenant, c'est plein feu pour le regard, le vrai, le regard conscient. On réapprend à tout regarder, choses et êtres, avec infiniment d'attention. Les nuages qui caracolent dans le ciel, les crosses naissantes des fougères au printemps, les pierres tapissées de lichens, les insectes minuscules et silencieux ; le pas lent et régulier du laboureur, le geste puissant du forgeron, la main habile de la tisseuse propulsant la navette.

MON UTOPIE

O vous les casseurs, les destructeurs, les violents, les intolérants, n'entrez pas dans mon Utopie !

Et vous les dictateurs, avec vos lois qui mettent en prison ceux qui vous contrarient, dans mon Utopie jamais ne serez.

Et vous les violeurs, c'est dans une prison à vie que vous serez enfermés.

Quant à vous les menteurs, hypocrites de tout bord, lâches à vos heures, restez où vous êtes !

Bonheur, humour, gaité et bienveillance sont ici de rigueur.

Vous les humoristes, avec vos bons mots, jeux de mots, faites nous plaisir.

Vous les constructifs, imaginatifs, visionnaires d'un monde meilleur, faites nous rêver avec vos idées.

Quant à vous les optimistes, les conciliants, les tolérants, semez le bonheur sur votre passage.

➤ *D.K.*



UTOPIENS À VOS URNES

Les Utopiens vivent dans un monde idyllique, où, il n'y a plus de guerre, de maladies, de problèmes dont souffrent encore les humains, ces terriens encore vénaux !!!

Terriens levez-vous !

Comment peut-on accepter que quelques individus puissent posséder la moitié des trésors de l'humanité ?

Pendant que l'autre partie se meurt de faim et de soif ?

Si ce n'est de maladies éradiquées depuis si longtemps déjà ! Les Utopiens ne se rappellent même plus à quoi elles pouvaient bien ressembler ?

Comment accepter que ceux qui détruisent la nature puissent se dire donateurs de biens à leurs prochains ?

Comment peuvent-ils se prévaloir de dire qu'ils œuvrent à l'amélioration de MERE NATURE ?

Redorer leurs blasons ensanglantés par tant de cupidité leur paraît aller de soi. Alors que même leur avidité est connue de tous ?

Nulle honte !!! Pas de problème. Ils ne seront plus là quand viendra la fin des temps !

Ils disent aimer leurs enfants ! Mais qu'en est-il vraiment, puisqu'ils pourrissent la terre. Celle-là même qu'ils sont sensés laisser à leur descendance !

Comment accepter ces monopoles qui polluent sans vergogne et qui se targuent de dire qu'ils paieront pour le nettoyage des sols meurtris oubliant leurs tueries. Où êtes-vous animaux endogènes qui mourraient dans le silence assourdissant de notre honte !

LEURS AMOURS

L'Utopien regarde avec sidération Médor aux lunettes noires et en jaquette de star, emprisonné dans les bras de son maître. A-t-il les pattes si atrophiées pour qu'on ne l'autorise pas à gambader ?

L'Utopien tourne la tête et ses yeux s'écarquillent à la vue de Lassie, enrubbannée de toute part, piégée dans un tutu qui lui encercle le ventre et la démange horriblement.

Quel amour de maîtresse rend si aveugle et sourd au point de ne pas voir son air abattu, ni d'entendre ses gémissements ? Sans doute les prend-elle pour des cris d'amour.

Comment peut-on être aussi sensible aux honneurs du concours canin, être capable de parader si fièrement en montrant toutes ses dents, à se demander qui est la bête.

En Utopia, il n'existe ni maîtres, ni esclaves de bêtes soumises à l'aridité affective des hommes.

➤ *M.S.*



Séance 2

Où, après avoir voyagé dans des architectures et des villes réalisées ou imaginaires, entre Familistère et Cité radieuse, entre Schuitem, Peeters et Calvino, chacun rajouta une Cité obscure, mais aussi où chacun fit un rêve.



1989

Ils se pensaient maître de leur destin car leurs parents avaient rêvé avant eux d'un monde où tout était possible. Un soir de retrouvailles bien arrosées leur parents et amis parlaient de « Serenità » une ville sortie de terre après que chacun ait mis une pierre à l'édifice. Les parents n'étaient plus là mais ils avaient en héritage leur pierre à rajouter et un long chemin semé d'embûches à parcourir. Ensemble ils ont rêvé. Ils sont entrés dans la ville par la rue principale « Via dei Miracoli », au bord de laquelle chaque maison était construite comme une multitude de messages. Sur les façades de chacune d'entre-elle on pouvait lire des mots glanés ici ou là dans une langue ou une autre, sorriso, libertad, des phrases qui nous interpelaient : « Tout seul, on va vite. Ensemble on va plus loin » proverbe africain, « La liberté consiste d'abord à ne pas mentir. Là où le mensonge prolifère, la tyrannie s'annonce ou se perpétue. » Albert CAMUS. Les portes invitaient à la rencontre, il n'y avait pas de murs hostiles entre une maison et une autre. Un architecte chevronné aurait été choqué devant tant d'anarchie. Sur la place centrale, un arbre à palabres avait gardé en son tronc toutes les histoires partagées, et face à lui chacun pouvait s'exprimer sa palette à la main sur un étrange édifice aux murs peints de dessins colorés. Ils y sont entrés et soudain le nom de cette ville a pris tout son sens « Serenità ». Un silence apaisant invitant au recueillement. Ils prirent place sur un banc et d'un commun regard ils pensèrent très fort à ceux qui avaient cru à un monde trop parfait, sans frontière, sans murs. Ils y avaient cru mais la ville était déserte. Ils avaient ce rêve en héritage mais alors que des murs étaient tombés d'autres les avaient remplacés.

► F.A.





©Desideraphotos_adobeStock

DESIDERATA

En sinuant à travers champs et collines verdoyants l'homme parvient enfin à gagner cette ville au doux nom de Desiderata.

Attiré comme un aimant, il perçoit le doux murmure d'une promesse de jours meilleurs, enchantés, divins. Des lampes gigantesques scintillent sur cette ville aux allures voluptueuses. Les longues courbes de ses édifices en ogives aguichent l'œil le plus pudibond. Les reflets rouges que le couchant offre aux places ornées de pierres précieuses attirent même les plus daltoniens.

Des fontaines jaillissent des eaux intarissables et troubles aux vibrations enchanteresses. Puis à son départ, lorsque l'homme se remet de ses émotions olfactives, sensorielles et visuelles, il réalise dans un triste soupir qu'il a vraisemblablement pris ses désirs pour la réalité.



JOUVENCE

Ce n'est qu'après avoir traversé un désert de sel, un désert de glace, puis un désert brûlant où s'affole la boussole, après avoir affronté des tempêtes de sable qui, la nuit, voilent l'étoile du berger, que le voyageur, vieilli, trouve enfin Jouvence, la ville aux mille sources.

La voyageur longe sur de larges quais des canaux transparents parcourus de sombres barques. Du haut des ponts, il regarde en contrebas son reflet ridé qui se disperse et se réunit au gré des vaguelettes. Il se repose dans les thermes. Il s'arrête à chaque carrefour pour y jouir de l'eau toujours pure qui coule des fontaines majestueusement ornées des statues des divinités et des créatures marines.

Et, lorsque se croyant abreuvé, il reprend la route, il ne garde que le souvenir de l'amertume du temps qui a coulé, d'une eau qui ne l'a pas désaltéré et dont il souhaiterait maintenant arrêter le cours.



TERRIENS ARRIVÉS SUR UTOPIA

Je rêve d'un monde mystérieux. On n'y expliquerait ni big bang, ni début des temps !

Je rêve d'un monde où on nous ne montrerait que les couleurs chatoyantes pour nous remplir le cœur et l'âme d'amour et de bien-être.

Je rêve d'un monde où la terre serait un havre de paix et le bonheur règnerait sans partage dans une sérénité sans égale.

Je rêve d'un monde où la terre serait merveilleusement colorée. On y verrait des aurores boréales en dehors des pôles.

Je rêve d'un monde où la Nature délivrerait ses bienfaits à des ceux qui sauraient en apprécier le contenu et la valeur moralement encore plus que physiquement.

Je rêve d'un monde où la Nature serait encore plus luxuriante qu'autrefois sur les terres d'Amazonie, ou dans les îles indonésiennes d'avant les grandes déforestations pour y cultiver des céréales.

Je rêve d'hommes qui ne chercheraient l'enrichissement à n'importe quel prix.

Je rêve d'un monde où l'Univers serait constitué uniquement d'hommes de bonne volonté.

Je rêve d'un monde où des êtres humains seraient compatissants les uns avec les autres.

Je rêve d'un monde où l'eau remplirait les cascades et ruissèlerait en jus de fruits à base d'eaux gazeuses digestes et succulentes.

Je rêve d'un monde. Et, l'eau y serait ferrugineuse et tous les terriens en boiraient sans soif.

Je rêve d'un monde, où bienveillance rimerait avec humanité et altruisme.

Je rêve d'un monde, où solidarité serait aussi compassion.

➤ R.M.



UNE NOUVELLE VILLE...

Pendant des jours et nuits, la femme chemine dans la campagne. Ses pas la portent au milieu des herbes folles et des ruisseaux à traverser.

Soudain, elle arrive à Aurore, une ville où tout est clair et limpide.

Une ville où dans les palais, comme dans les chaumières, masculin et féminin vivent en complète harmonie.

Une ville où le respect est mutuel, et l'égalité parfaite entre les femmes et les hommes.

Une ville....

Soudain, elle s'arrête ; un voile surgit ; tout s'assombrit !

Aurore est loin, très, très loin... Mais un jour peut-être...

► D.K.

EUFORIA

L'homme pose ses pas sur le granit sombre et dur, entre stalactites et stalagmites qui le défient. L'air qu'il respire n'a ni odeur ni souffle ; il avance dans le silence. Il sait qu'il existe dans la vallée éternelle, Euforia.

Il est proche, la roche s'entrouvre, le soleil l'éblouit. Elle est là.

L'air s'anime, le vent l'enveloppe de jasmin entêtant, l'odeur des citronniers remplit ses poumons.

Ses yeux voient à nouveau.

La douceur du sol moelleux masse ses pieds. Il monte des marches qui font un détour pour laisser vivre l'amandier en fleurs. A droite, les murs de la maison se libèrent de la verticalité et muent au rythme de la croissance du figuier. Plus loin, un banc offre son hospitalité pour admirer le magnolia rose opalescent.

L'homme ferme les yeux, se laisse bercer par la mélodie du vent, remplit une dernière fois ses poumons et heureux se fige.

► M.S.

Après avoir marché longtemps à la recherche de la ville promise, il vient au voyageur harassé de revenir sur ses pas. Il se souvient :

« En Arara tu entreras à l'amble de tes pas ... »

Soudain un cheval est là, à le conduire ; ses sabots claquent sur les pavés luisants ; c'est la nuit.

« Tu te pencheras jusqu'au plus profond du lac ... »

La courbe d'un sentier l'y conduit ; il s'y penche ; trois fois son regard s'y est perdu. L'aube se lève puis l'aurore et il atteint une porte monumentale à cinq arches ; sous la première une rivière coule vers l'aval ; sous la troisième une rivière enfle et s'ensauvage, sous la cinquième une rivière calme coule vers l'amont.

« D'Arara tu sortiras par la même voie, ainsi tu referas le chemin de ta vie. »

Il en a suivi le cours. Allégé, il lève la tête vers le soleil épanoui.

➤ C.D.S.

Rêve



DIOTIMA

On voit souvent les voyageurs errer bien seuls des jours durant, sans plus savoir si leur jugement est altéré. C'était toujours dans un état second, le regard brulant, la face avide de réalité, marchant désespérément qu'ils franchissaient les portes de cette ville.

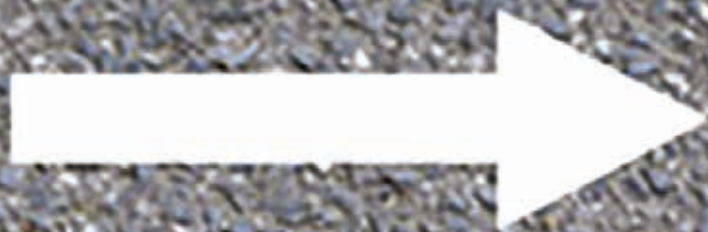
Sur son fronton, une devise bien obscure :

« De l'isolement surgit l'amour... »

Et c'est ainsi qu'en pénétrant dans Diotima, l'attention se portait sur le point culminant de la ville d'où une lumière étincelante irriguait de façon intermittente les petits recoins. La ruelle obscure et dépeuplée disparaissait curieusement au profit d'un étrange entrelacement des voies de circulation, tels les serpents enlacés au cœur de nos profondeurs internes. Et sur les vitres, se reflétaient très curieusement d'incroyables couples aux mains soudées. Partenaires aussitôt désunis, puisqu'à l'aune d'un nouvel éclat, ils semblaient repartir avec un nouveau compagnon ou une nouvelle compagne. Mais à peine ces pauvres voyageurs pensaient avoir compris la nature de leur relation, leurs esprits insufflant déjà l'espoir d'amours toujours nouvelles et imprévues, que ce qui leur était apparu comme des amoureux transis n'était autre que les jeux d'ombres et de lumière que le soleil, en se couchant avait mystérieusement initiés.

Et sous les lueurs délicates du crépuscule, ils s'en éloignaient, seuls, perdus dans l'immensité et loin de tout espoir.

Réalité



Séance 3

Où, après avoir évoqué le Meilleur des Mondes, 1984 et Fahrenheit 451, après s'être demandé pourquoi la littérature de jeunesse se faisait dystopique, on enrichit la bibliothèque utopique d'ouvrages dont on ne lirait que la quatrième de couverture, mais aussi où on décrit une cité d'un futur redouté.



MONDE DU POSSIBLE

On les avait mis en garde la catastrophe était inéluctable, il fallait partir. Les Grands n'avaient jamais voulu voir tous les signes prémonitoires : les déplacés par millier, les espèces disparues, les saisons embrouillées ... La science et la technologie avaient montré leurs limites. Résignés ils avaient rejoint le peuple des Egarés. Les Grands eux, sourds à leurs cris, avaient depuis longtemps préparé leur exode et construit un monde dans un lieu tenu longtemps secret. Ils l'appelaient « Le Monde du Possible ». Les Egarés avaient aussi droit à leur part de gâteau. En force ils franchiraient les frontières. Ceux-là même qui n'avaient pas voulu les écouter leur offriraient-ils, peut-être pour se racheter, un avenir où tout était à reconstruire ?

➤ *F.A.*

LA VILLE AUX DEUX VISAGES

Claire avance, loin du gynécée où elle vit avec sa mère et ses sœurs, loin du labyrinthe des ruelles étroites et froides du ghetto. Depuis trois générations, hommes et femmes vivent dans des quartiers séparés. Ainsi l'ont décidé les dignitaires civils et religieux.

Claire a quitté sa mère, déjoué la surveillance de la police des mœurs, pour échapper à celui qu'elle n'a jamais vu et qui l'avait choisie pour porter son enfant. Elle a réussi à sauter par-dessus le mur érigé il y a un siècle, à ne pas se faire voir par les drones de surveillance.

Étrangère et paria dans une ville solaire et inconnue, elle risque à chaque instant sa vie si elle est découverte.

Une dystopie qui évoque avec force le courage d'échapper à sa condition et à son destin.

➤ *M.D.*

LA TERRE PROMISE

2040. L'effondrement du système industriel annoncé est enclenché. La misère pour beaucoup d'occidentaux, la famine pour le tiers-monde, une pandémie mondiale, une catastrophe nucléaire. Alice, écolo de la première heure a étudié le phénomène de la collapsologie à ses débuts. Elle est à l'origine du « Mouvement pour la Survivance ».

Depuis 2025, l'année charnière où la population excédentaire avait dépassé la population « supportable » sans possibilité de retour arrière, elle avait réuni les plus éveillés et les plus conscients du problème. Ensemble ils avaient examiné les endroits encore viables, vivables sur la planète Terre, ils avaient trouvé une île. La Terre Promise reste un lieu privilégié tenu secret par le mouvement où l'humain peut assurer sa survie. Seul accès possible : la mer. Les transports aériens sont bloqués.

Une dystopie à la Robinson CRUSOË en communauté solidaire humaniste d'inspiration alternative libertaire rurale et anticapitaliste ou comment survivre sur Terre sans le système industriel géopolitique climatique dans lequel nous sommes nés.

➤ *Ingrid*

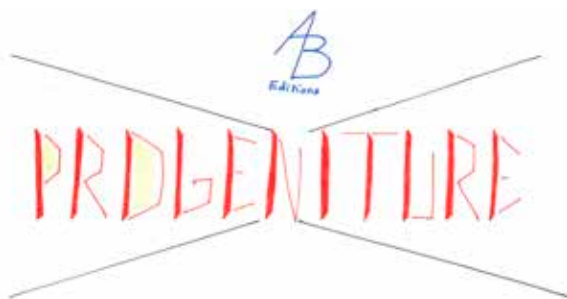
Progéniture : AVIS FAVORABLE

Enfin ! Devant le distributeur M. et Mme IPOTSYD cliquaient :

- cheveux : blond
- yeux : bleu intense
- musculature : naturellement développée
- intelligence : supérieure
- connaissances illimitées dans tous les domaines
- sexe : – BUG / écran noir –
- Progéniture en cours de préparation
- Prête

Désespoir infini : une fille !

➤ Lolo



1. AVIS FAVORABLE



L. DISTOP

L'ILE

C'est une longue ligne droite, l'autoroute sort des entrailles de la terre sombre et achève sa course sur les plaques rocheuses du rivage de l'île paradisiaque.

Le havre de paix est devenu un enfer sans flamme.

La lave est arrivée jusqu'au village et a inventé une nouvelle architecture. Eteindre le feu par le feu : ils disaient que c'était une belle idée.

Une maison penchée, les pieds du lit emprisonnés : on peut y dormir, il suffit de s'attacher. Un arbre encerclé : on y accède avec de l'agilité par l'échelle en appui sur le toit. Un chemin semé de monticules noirs : ils donnent l'illusion fatale qu'on peut s'y reposer un instant.

Le cratère a explosé sous l'effet de la bombe, les futs toxiques se sont mêlés à la lave.

En pente, assises sur une chaise inconfortable, dans un fauteuil défoncé, elles attendent figées, telles des Pietà.

L'homme reste face à la mer, il regarde l'horizon, sa valise à la main, une fillette à ses côtés. Il ne se retourne plus, il a banni le Nord des quatre points cardinaux.

Les enfants se sont habitués et jouent à celui qui marchera le plus loin en posant les pieds sur la terre originelle. Malheur à celui qui tombera.

Qui viendra les sauver ?



© Vladimir Caribb_AbodeStock

DE L'EAU...

De l'eau. A perte de vue, rien que de l'eau.

Ici troubles et saumâtres, là-bas glacées et rugissantes, plus loin encore noires et bouillonnantes.

Qu'est devenu le vivant ? Où sont les hommes et les animaux ? Où sont les arbres et les fleurs ?

Après le tsunami, ne reste-t-il vraiment que de l'eau ?

➤ **D.K.**

LA CITÉ UTOPIANIQUE

Aléonora vivait dans cette grande cité médiévale. Elle n'avait connu d'autres lieux que celui-ci. Dès sa plus tendre enfance, il avait été décidé qu'elle se marierait à ses 19 ans avec le fils du commis notaire. Un alpha+++, le commun au-dessus de l'élite. C'était un honneur. Matélionus lui fût présenté. Ils tissèrent des liens qui se consolidèrent, au fil des années. Matélionus était un très beau jeune homme, intelligent de surcroît. Et, il l'aimait énormément qui plus est. Elle porterait l'aube violette appartenant à sa famille maternelle pour la cérémonie. Quand le jour de l'évènement arriva enfin c'était également le moment des adieux au père. En effet, dans cet univers, les anciens coutaient très cher à la société. Et l'on s'en débarrassait comme des parasites ! C'était affreux mais c'était ainsi qu'on traitait les vieux ! C'est aussi pour soulager la jeunesse, disait-on des vieilles peaux, qu'ils étaient destinés à disparaître derrière les grilles et surtout la grande porte de ce château fort. Au-delà, il y avait qu'un désert, meurtrier. On ne pouvait plus en revenir lorsqu'on y était envoyé. C'était la déchéance, dans ce lieu, sordide et sans nom véritable. On n'y mourait sans autre forme de procès !

Matélionus s'était aliéné les maîtres alphas +++ en prenant le parti de mettre un petit peu plus de justice dans ce monde où seuls ne restaient en vie durablement que les alphas +++ notables.

Comme le bonheur d'Aléonora comptait plus que tout pour Matélionus, il se décida à l'aider dans cette périlleuse aventure qui était de ne pas accepter ces faits et de s'opposer aux dirigeants de la cité afin de ne pas laisser mourir dans l'agonie le père de cette fiancée si adorée. La disparition de cet homme le rendrait certainement aussi malheureux que l'explorée, sa bien-aimée au point de rendre la vie du couple qu'ils voulaient fonder invivable.

➤ *R.M.*

CONFLUENCE

Maïa reste indécise, tremblante d'épuisement. Ce soleil implacable est une tuerie. Elle se trouve à ce qui pourrait être la confluence des deux fleuves. Elle est plus familière des rivières mais Macha, sa grand-mère, avait évoqué cet endroit particulier de sa ville natale. Les berges ont triste aspect, effondrées quasiment tout du long. Quelques troncs morts émergent de-ci de-là, grisâtres et ébréchés. L'eau s'est quasiment évaporée. Elle progresse dans une sorte de liquide stagnant, brunâtre, mais avec des irisés mauves.

Nom d'un pin, c'est une infection ! Tout l'irrite : cette eau glauque qui fait semblant de gicler sous ses pieds ; l'air, nom d'une crosse de fougère, qui pue et s'accroche au harpon dans sa gorge et son nez. Il est tout brouillé, leur air, chargé d'elle ne sait trop quoi qui empêche de voir clair. Maïa réprime une montée de panique. Il y a un problème, un très gros problème : elle n'entend RIEN. Nom d'un lentin, c'est flippant, trop flippant. Faut qu'elle se bouge. Objectif : cette masse impressionnante d'enchevêtrements tubulaires qu'elle croit discerner à quelques deux cents mètres. Ce doit être ça, le musée dont son père lui a parlé, et qui, désormais à genoux, a dû s'effondrer lui aussi, comme tous les autres édifices ...

➤ *Françoise*



Il avançait dans ce vacarme assourdissant. Lui, à l'allure si frêle qu'on avait la sensation qu'il se briserait sous les claquements intempestifs de la motrice. Dans cette cacophonie ambiante, faite de murmures et de chants, de hurlements – auxquels il avait, bien évidemment fini par s'habituer tant ils faisaient partie de l'horizon sonore de Lavidà – et des râlements des monstres de ferrailles trop présents, des soupirs démesurés et des sonneries disproportionnées, de la rumeur continue diffusée par leurs implants auditifs – quand ce n'était tout simplement pas une succession de réclames destinées à vous montrer à quel point ce nouvel écran vous ouvrirait un espace de tranquillité – et des crépitements dus aux appareils en surtension, on le distinguait, avançant, les yeux dans le vague, les cernes à l'encre noire lui dévorant le visage. Pourtant, il semblait témoigner d'une certaine ivresse de vivre (comme le message qu'il entendait tous les jours à heures fixes et régulières le lui suggérerait).

Tout autour, les écrans lumineux diffusaient en alternance des images stroboscopiques et des reportages apocalyptiques aux bavardages incessants. L'agitation ambiante, la clameur diffuse qui ne semblait jamais avoir de fin, le brouhaha récurrent et les détonations continues des véhicules terrestres et aériens, rajoutaient à ce bruit une épaisseur insidieuse qui semblait envahir l'espace mental et détruire toute possibilité d'imagination ou de réflexion.

Séance 4

Où, après avoir évoqué visionné La Jetée de Chris Marker, on se dit qu'il serait bon, dans un futur dystopique, de se souvenir des belles choses...



À chaque fois qu'il se nourrissait, qu'il ingérait un de ces produits de synthèse, des carrés rationnels de protéines calculés au plus juste par la brigade de la nutrition, cette image, de ce jour-là, lui revenait, tantôt nette et précise comme si cela s'était déroulé hier, tantôt floue et comme estompée par trop de temps. Un jour d'été. Sa main dans celle de son grand-père. Les quelques marches, des rondins de bois, qui conduisaient au jardin. Le vert des poireaux, des laitues et des choux, le rouge des tomates, l'oranger des courges. Les mots du grand-père qui avait prédit, en regardant le ciel et le vol des oiseaux, la pluie pour le lendemain.

Le lendemain, le grand-père était mort et il n'était plus jamais retourné au jardin.

Puis, il s'était mis à faire de plus en chaud, de plus en plus longtemps, au point que les centrales nucléaires, l'une après l'autre, avaient explosé pour faire place à un monde sans plaisirs, à une enfilade de jours monotones et identiques pour des individus de plus en plus clonés, sans personnalité, ni individualité, pour des familles aux liens distendus par la peur sans jardin où aller, main dans la main...

Maintenant, il vivait comme les autres survivants sous des globes qui protégeaient des rayonnements et de la canicule perpétuelle. Chaque bouchée l'éloignait encore un peu plus de la saveur sucrée des fraises du jardin de son enfance, de l'amertume des groseilles blanches, de la tendre dureté des noisettes dont il cassait la coquille avec les dents et de la chaleur d'une main protectrice.

➤ *M.D.*

Un jeune garçon, au visage délicat entouré de boucles anglaises, au regard attentif, les mains resserrées sur le long manche de son maillet de croquet : elle l'avait toujours gardée, cette photographie d'un autre temps aux contours finement dentelés. Malgré l'omniprésence autour d'elle de musiques tonitruantes, malgré l'irruption incessante d'images derrière d'autres images elle revenait à ce visage dans lequel elle reconnaissait le sien et celui de son fils et celui de son petit-fils. Elle n'arrivait plus à se rappeler le nom que portaient ces grandes étendues vertes, maintenant que la surface de la terre était entièrement recouverte d'une carapace uniforme et plate sur laquelle s'élevaient des blocs rectilignes, mais la courbe douce des arceaux qui s'y enfonçaient, elle ne pouvait en détacher ses yeux.

Et, au milieu du constant brouhaha qui l'environnait, sans cesse conduite d'une activité à l'autre, harcelée par des images frénétiques, elle attendait de pouvoir en cachette s'abîmer dans la contemplation de cet enfant immobile, et silencieux, à la robe brodée et aux bottines blanches lacées haut sur ses mollets, tenant de ses deux mains son maillet de croquet.

➤ *C.D.S.*

Depuis l'extinction du Soleil, plus rien ne pousse ici ou ailleurs. Tout n'est que béton, gris, froid. Ça m'entoure parfois ça me pénètre : une odeur qui s'insinue dans mes narines, un goût amer qui agresse mes papilles sans doute provenant de l'air saturé d'acides depuis la disparition de l'astre brulant. Ça m'assaille.

Je cours autour des arbres, grands et petits, les cyprès majestueux touchant presque les nuages, bordant les champs de pêchers embaumant l'air du parfum sucré de leurs fruits prêts à être récoltés, vergers à perte de vue ployant sous l'abondance, je zigzague entre les troncs, je croque ici une nectarine juteuse, je savoure ailleurs un abricot fondant.

Je retiens ce souvenir derrière mes paupières closes.

J'ai froid.

➤ *Lolo*



Le smog à perte de vue. Les ombres des édifices saccagés suintent sur la ville. La Cité éventrée crache son asphalte, les restes de civilisations bitumées, tuyautées. Avant la chute, je me souviens vaguement de la beauté du monde. Ma mémoire est comme embrumée, cernée de relents, de parasites, le brouillard. Par moment, une percée dans les tréfonds de mon inconscient fait ressurgir des bribes de décors paysagés, colorés, vivants d'antan. Douce torpeur, joie éphémère, velouté de la vie d'avant. Le jour où la catastrophe s'est produite, il y a fort longtemps, c'était le début du printemps. La course des nuages, du coton blanc. Les abeilles, les papillons, les oiseaux, étincelles virevoltantes, panachés de lumière. Volutés bleutées, ensoleillées.

Désormais, la noirceur du temps figé, interrompu. Des vagues de fumée épaisse par saccades bouchent l'horizon éteint. Atmosphère oppressante. Je me faufile, j'avance à tâtons, ici tout est gris, chape de plomb. Ma tête est lourde. Je suffoque. Panique. Vite, me souvenir du temps jadis, de la brise sur ma peau, du parfum des saisons, de la chaleur du soleil.

➤ *Ingrid*



Fatigué, il s'était mis en « Off ». Pendant ce temps furtif, déconnecté, il s'était retrouvé enfant, un livre à la main Vingt mille lieues sous les mers animé par l'envie d'embarquer sur le Nautilus guidé par un certain Capitaine Nemo. Etonné par ce face à face improbable : lui et le Capitaine. Etonné de l'envie d'aller jusqu'au bout de l'aventure et de chercher dans tous ces mots un sens évident. Etonné que son esprit l'entraîne dans un monde imaginaire. Etonné par la capacité qu'il avait de se fondre dans le décor du sous-marin. Il s'y était laissé enfermer. Dans cet espace il cherchait une trace, un signe de ce qui s'annonçait. Il avait vite épuisé son temps « souvenir » et dû se résoudre à se remettre en « On ».

A cet instant son regard se fixa automatiquement sur l'écran, les images du jour défilaient en continu alors qu'une voix off les commentait dans son casque intégré. De temps en temps un homme à la stature imposante apparaissait sur l'écran. Il répondait aux questions que tout à chacun se posait.

Aux heures convenues, l'image s'arrêtait pour laisser place à des calculs qu'il devait résoudre pour mener à bien le travail qu'on lui avait confié.

Une fois le travail évalué il pouvait choisir, d'un clic, son programme de la soirée, entre trois options : vie et œuvre de nos chers disparus, l'année en image, j'apprends en chantant.

Il s'endormait et rêvait à un petit garçon qui lisait.

➤ F.A.



Réminiscences

Je regarde mon petit moineau se brosser les plumes comme un sauvage. Elles dessinent un casque frissonnant qui me fascine et me trouble en même temps. Les dominantes de roux et d'orange ondulent comme de petites rivières au moindre souffle. Un coup d'œil furtif à son reflet dans la dernière vitre toute piquetée de notre wagon ; il voit que je l'observe et déguerpit. Sans doute pour échapper à ma tendresse. Peut-être pour éviter d'avoir à m'écouter. Très certainement pour ne pas laisser de place à l'incompréhension. Nos rares enfants sont les premiers de la grande mutation. Ils portent plumes, après deux générations de crânes lisses.

Je me suis faite une raison depuis sa naissance. L'élément cheveux aura été définitivement détruit par la calamité. C'était une de nos diversités. J'ai comme des flashes colorés. Faits de palettes de tonalités, de textures, de structures, d'architectures dessinées par les coiffures, de fantaisies souvent. Et j'ai encore, mais elle s'efface malgré tous mes efforts, la délicieuse sensation des cheveux d'ange de Mamita, mon arrière-grand-mère, à travers mes minuscules doigts d'enfant. Ce blanc si pur aussi, qui illuminait à lui seul l'obscurité de son logis.



LES FLEURS

Les fleurs, c'est ma grand-mère qui les évoquait, souvenirs souvent fugaces mais si intenses quand ils étaient là qu'ils irradiaient son visage. Je l'écoutais les nommer, elle me tenait la main et j'accomplissais avec elle les gestes qui changeaient à chaque évocation, un mouvement de retrait quand l'épine de la rose la piquait, le bras enveloppant de la brassée généreuse de mimosa, l'offrande du muguet, la couronne de marguerites sur la tête. Et cette inspiration qui revenait sans cesse, profonde comme une extase au souvenir de leur parfum.

Lilas, myosotis, renoncule, jasmin, violette, tulipe, arum, magnolia, mots magiques à couper le souffle, tombés en désuétude, que même le dictionnaire a oubliés. Leur représentation a disparu, plus encore, leur parfum n'existe plus.

Comment pouvait-elle se souvenir de ce qu'elle n'avait sans doute jamais connu ? J'ai retrouvé dans son armoire un petit sachet quelle conserve précieusement, la lavande n'est plus que poussière. A côté, la légende d'une tapisserie « Des cerisiers en fleur » d'une contrée lointaine et inconnue.

Dans ce monde des Hommes Sans Nez, c'est la perpétuelle interrogation.

Comment une telle profusion aurait-elle pu voir le jour ?

► *M.S.*



LES EMPREINTES DU TEMPS

Très souvent, éclatent nos souvenirs aux confins du réveil, tels des bulles de savon aussi vite évanouies, dans cette zone quelque peu fluctuante, où l'esprit s'égare tout autant qu'il s'échappe des chaînes que la perception enracine en nos êtres.

Les mouvements provoqués par la marche hypnotique et désormais, quotidiennement programmée pour permettre aux fonctions digestives d'atteindre leur rendement optimal, l'avaient subrepticement replongé dans un passé à nul autre pareil, où les cris des enfants côtoyaient joyeusement les bavardages des adultes qui, d'un pas alerte, essayaient de rejoindre tranquillement le parc où le temps dominical s'estomperait en un éclair au profit d'une nouvelle semaine, laissant l'arrière-gout d'un bonheur diffus et toujours un peu dépassé. C'était le temps d'avant, un temps où l'odeur du gazon fraîchement tondu et le chant des oiseaux irriguaient le printemps de couleurs chatoyantes. Un temps d'avant les implants qui s'immisçaient inmanquablement dans nos souvenirs pour nous recentrer sur les perceptions présentes et sans saveur que diffusaient rétines et tympanes en nous abreuvant d'images, d'odeurs, de sons, destinés à nous rendre sagement dociles et prêts à exécuter toutes les tâches qui nous seraient allouées.

Et pourtant, dans ce monde complètement inhibé, elle avait ressenti que ce souvenir était bien réel. Comment avait-elle pu oublier ? La vitesse et le rythme de ses pas l'avait replongée dans cet autre temps, ces moments enfouis, imprimés dans sa chair, où ses gestes d'enfant parvenaient parfois à imiter la gestuelle mécanisée et uniformisée des machines robotisées qui désormais la dominaient. Et ainsi qu'au réveil, émerge doucement de la chaleur du corps quelque conscience flottant prudemment sur les berges du sommeil, le souvenir des empreintes du temps manifestait en son esprit la promesse et l'inquiétude d'un possible renouveau mélangé aux torpeurs si violentes de cette visible aliénation.

MATRILINÉAIRE

La mère de ma mère était tout comme moi la petite dernière de sa fratrie constituée des 4 enfants, dont 3 FILLES qu'ils étaient pour leur propre mère.

Ma mère avait reproduit le même schéma que sa grand-mère avant elle !

Durant mon enfance, c'était souvent que notre mère nous en évoquait des circonstances de sa venue au monde. De ce lien très fort qui l'unissait à sa cousine, à qui elle fut d'ailleurs confiée, juste après la délivrance, pour avoir sauvé la vie de sa tante ainsi que de celle de cette petite cousine.

Il lui arrivait également de justifier de sa relation de « petite mère » avec les enfants de cette femme pour dire qu'elle était leur grande sœur. Il faut dire qu'elle aussi, les avait vu naître et s'en était beaucoup occupée, d'ailleurs. Et ce sont par ailleurs en ces termes que l'éloge prononcé à l'église a commémoré sa personne.

Ma mère nous parlait souvent de ses 2 tantes et de toute sa grande famille.

Elle nous interdisait, lorsque nous étions petites, l'accès à l'océan, comme on le lui avait appris à elle-même, des années auparavant. Autrefois, on en disait les nombreux périls, et on lui en énumérait les différents dangers. Et, le fait de ne pouvoir s'y rendre ôtait un poids des larges épaules de ses parents. Elle essayait d'en faire de même avec nous ses propres enfants. Comme les anciens étaient familiers de ces choses-là, ils évitaient soigneusement d'apprendre à nager à leurs enfants. Ainsi ma mère n'a pu apprendre qu'à l'âge de 50 ans, en même temps qu'elle a connu le bonheur d'être grand-mère pour la première fois. A cette occasion elle se remémorait les déferlantes qui mordaient la côte, jusqu'à avant de plusieurs kilomètres dans les terres. Sa demeure paternelle se trouvait désormais à flanc de colline, tant la mer avait œuvré. Autrefois très éloignée du bord, elle était à présent prête à tomber dans la mer, tant les côtes avaient été durement malmenées et s'étaient lézardées.

De cette maison familiale, qui avait vu naître, ma mère, j'en suis moi-même également sortie.

Ma naissance, aussi fit vivre à ses 3 pauvres femmes quelques mauvais souvenirs, comme celle de la venue au monde de ma propre mère. Encore une attente angoissante !

Attendue pour début octobre, je ne fis mon apparition que presque à la fin, malgré les maintes fausses alertes où les pauvres femmes couraient dans tous les sens afin de venir en aide à la petite dernière de la plus jeune de leur sœur malheureuse de n'avoir vu que deux de ses enfants survivre et plus encore son unique fille devenue désormais sa seule enfant !

Maintenant que je ne peux plus être mère, à mon tour, je ressens très fortement les douleurs de ma grand-mère, ses angoisses et également ceux de ma propre mère bouleversée de n'avoir pas connue le bonheur de voir toutes les descendances de ses enfants surtout avec la perte d'un seul, mais dernier né. C'était très douloureux disait-elle :

« Avoir un enfant viable, justifie de la souffrance due à l'accouchement pour une mère » !

Son petit enfant est parti deux mois après sa venue ici-bas. La perpétuation de cette progéniture qui l'aurait ravie de son vivant, n'aura pas pu la rendre si heureuse, à cause de cette perte incommensurable. La fin vint après des années de lutte contre cette trop bien connue maladie, le cancer, et sa volonté de ne pas s'éteindre avant l'âge des décès de son père et de sa mère.



L'ENFANT À LA CHEVELURE DORÉE...

C'est au cours élémentaire que Farida lut ce roman pour la première fois.

Elle se voyait parcourir les planètes au gré de ses envies.

Un jour, elle rencontra un enfant à la chevelure dorée. A ses côtés, dans le désert, un grand Monsieur sérieux essayait de réparer le moteur de son avion. Il y avait aussi une belle rose, mais tellement fragile que les courants d'air la faisaient éternuer. Plus loin un renard les observait tout en souhaitant être apprivoisé. Et cet homme, sur une autre planète, devait respecter la consigne : faire le jour ou la nuit en allumant ou en éteignant les réverbères.

Plus tard, beaucoup plus tard, Saïd, trouva ce livre dans sa maison en ruines à Alep. Cet enfant de huit ans, affamé et hagard, fut fasciné lorsqu'il déchiffra sur la couverture « Farida, 1960 ». Aucun doute, c'était le livre de sa grand-mère !

On ne voit bien qu'avec le cœur, l'essentiel est invisible pour les yeux.

Remerciements

La médiathèque et Michel DRIOL remercient les utopistes en herbe qui de leurs bons mots ont bien voulu une fois encore partager le plaisir d'apprendre et celui d'écrire.

Merci à Mr Philippe PLUVINAGE, qui nous a autorisé à accompagner nos textes de quelques une de ses photos.

L'équipe de la médiathèque remercie les services communication et reprographie de la CAPI pour leur disponibilité et la qualité de leur travail.

Participants :

Christine DUMINY-SAUZEAU

Danielle KANELOPOULOS

Françoise PELLAT

Laurence ARPHANT

Marie SICOLI

Rosine MONTUS

Solenne GAILLARD

Ingrid TURPIN

Fabienne

Catherine

Bibliographie :

ROUVILLOIS, L'Utopie

MORE Thomas - L'Utopie ou Le traité de la meilleure forme de gouvernement

CHOAY Françoise - L'urbanisme : utopies et réalités : une anthologie

HUXLEY - Aldous - Retour au meilleur des mondes

LAFARGUE Paul - Le droit à la paresse : réfutation du droit au travail de 1848

RICOEUR Paul - L'idéologie et l'utopie

RABELAIS - Gargantua

MARIVAUX - L'Île des esclaves et La Colonie

Jules VERNE - Les 500 millions de la Begum - L'Île mystérieuse

VOLTAIRE - Candide

CALVINO, Les villes invisibles

JARDIN Alexandre - L'Île des gauchers

SCHUITEN ET PEETERS - Les cités obscures

CHRISTOPHE COUSIN - Sur la route des utopies

ENGÉLIBERT Jean-Paul ET GUIDÉE Raphaëlle (dir.) - Utopie et catastrophe. Revers et renaissances de l'utopie (XVIe-XXIe siècles)

Dystopies :

ZAMIATINE - Nous

HUXLEY - Le Meilleur des mondes

BARJAVEL - Ravage

ORWELL - 1984

BRADBURY - Fahrenheit 451

ATWOOD Margaret - La servante écarlate

LONDON - L'invasion sans pareille

RAND AYN - La Grève

Revue de presse

L'ISLE-D'ABEAU

Un atelier d'écriture, entre imaginaire et réalité



L'atelier d'écriture était animé par Michel Driol, enseignant à l'Institut Universitaire de Formation des Maîtres.

La médiathèque Varda a organisé ce mardi un atelier d'écriture pour adultes. Animé par Michel Driol, enseignant à l'Institut Universitaire de Formation des Maîtres, il a accueilli une quinzaine d'habituels, sur le thème Utopies/Dystopies : entre imaginaire et réalité. Ils ont travaillé sur le texte de "La Jetée", de Chris Marker, qui raconte l'histoire d'un homme marqué par

une image d'enfance. L'atelier veut explorer ces univers-là, par la lecture de ces grands textes de Thomas More à Orwell, mais surtout proposer aux participants de mettre en mots, par le biais de la fiction, une histoire et une géographie imaginaire, leurs espoirs et leurs craintes. Un deuxième texte, plus petit, de Carrie Ryan, "La Forêt des Damnés", était ensuite étudié.

**Ce recueil est une publication éditée par
la Communauté d'Agglomération Porte
de l'Isère (CAPI)**

17 avenue du Bourg BP 90592
38080 L'Isle d'Abeau cedex
Tél. : 04 74 27 28 00
www.capi-agglo.fr

Directeur de publication :
Jean PAPADOPULO

Centralisation :
Fabienne ABOLMAKARIM
fboulmakarim@capi38.fr
Service médiathèque CAPI

L'atelier d'écriture a été animé par Michel Driol enseignant à l'IUFM.

Mise en page :
Service Communication CAPI

Impression :
Service reprographie CAPI



17 avenue du Bourg - BP 90592
38081 L'Isle d'Abeau Cedex

Tél : 04 74 27 28 00
Fax : 04 74 27 69 00
Email : capi@capi38.fr
Facebook : CAPI
www.capi-agglo.fr